

Incognito : (historiette racontée d'après l'allemand)

Autor(en): **F.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 50

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183436>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Herchetintin su lè Borgognons et cein fe onna tōla tsapliāie, qu'à l'hāora d'ora on ne comprend pas onco coumeint lo duc a pu dēménadzi dè perquie, mà dein ti lè ka, on ne l'a jamé, revu. Ses sordā tchezont coumeint grāla ; lè Suisses lè z'assomāvont à coup dè maillet et l'ein rebattiront à lè onna bouna eimpartia. L'ein eut 15 millè d'escofiyi ; lè Suisses lè désossiront ein faseint fūsā dè la tsau viva dessus, et firont on grand reservoir po mettrè lè z'ou dedein.

Après cein tsacon s'ein retorna, kà c'étāi lo moeint de coumeinci lè fénésions. C. C. D.

INCOGNITO

(Historiette racontée d'après l'allemand.)

Dans la partie orientale de l'Allemagne, il y a encore nombre de petits endroits de deux à trois mille habitants, nommés villes, qui, éloignés des chemins de fer, restent à peu près complètement en dehors des bienfaits de la civilisation actuelle. Leurs habitants sont en retard de plus d'un demi-siècle, quant à leur instruction et à leur manière d'envisager le monde. Cependant, ils ne se sentent point malheureux ; au contraire, ils vivent très contents et mènent une sorte de vie patriarcale, sous la direction de Monsieur le pasteur et de Monsieur le bourguemestre.

C'est ainsi que se passaient les choses à Kleinstædtel, petite ville de deux mille habitants. Presque au milieu du bourg est située la place du marché, limitée au levant par l'Hôtel-de-Ville et la maison du bourguemestre. La demeure du bourguemestre, M. Krum, est une maison fort jolie, magnifique même pour Kleinstædtel. La façade est d'un bel effet avec ses grandes fenêtres aux contrevents verts et aux rideaux blancs comme neige ; des fleurs en vase les décorent agréablement. Derrière la maison est un jardin très bien soigné, avec un berceau de vigne vierge et de citrouilles. Tout dans cette demeure est gracieux et propre, comme dans la ville elle-même, grâce à la vigilante sollicitude de M. le bourguemestre. Depuis un quart de siècle que M. Krum gouverne Kleinstædtel, le seul grand chagrin qu'il ait eut c'est la mort de sa femme. Dans une honnête aisance, il vit content avec son unique enfant, une jeune fille d'environ dix-huit ans, nommée Rose. Douée de belles qualités, bien élevée, Rose passe pour la plus jolie fille de Kleinstædtel ; son père l'aime aveuglément, et pourtant elle lui fait, à présent, bien de la peine.

Voici ce qui est arrivé : Kleinstædtel a aussi pendant l'hiver ses joyeuses soirées, où l'on fait de la musique, où l'on danse, où l'on joue quelques pièces comiques, comme cela a lieu dans d'autres villes ; il y vient quelques jeunes gens des environs. Le destin jaloux a voulu que M. Ervin de Velten, se prit d'affection pour Mlle Krum, et que Mlle Krum aimât à voir M. de Velten, comme cela arrive encore plus souvent dans le monde. Ervin est fils unique d'une riche veuve, héritier d'un très beau domaine, et il suit les cours de l'école d'agriculture de la ville. Cependant, ni M. le bourguemestre ni Mme de Velten, n'approuvent les relations des jeunes gens, et tous les deux ont d'excellentes raisons pour agir de la sorte, on n'en saurait douter. Mme de Velten possède une certaine dose d'orgueil nobiliaire et pense d'ailleurs que c'est trop tôt pour que son fils se lie. Ervin doit auparavant finir au moins les études qu'il a commencées. M. Krum qui a tout aperçu, ne prend cette affaire que pour une aventure de jeune homme ; aussi interdit-il pour toujours à sa fille ces tendres relations, et garde-t-il même sa Rose si sévèrement, qu'il est tout-à-fait impossible que les deux amoureux puissent avoir l'un avec l'autre la moindre relation. Voilà le point où en étaient les choses au commencement de notre récit.

C'était par une belle matinée, à la fin du mois de juin 1873,

M. le bourguemestre était assis auprès de sa fenêtre et lisait la *Gazette*.

Mlle Rose était assise vis-à-vis, préoccupée et triste. Elle entendait à peine ce que son père lisait du schah de Perse, dont le voyage en Europe intéressait alors tout le monde.

« Il viendra donc à Vienne, dit M. Krum, oh ! oui, je voudrais bien voir Sa Majesté ; mais c'est impossible... le devoir avant tout... que deviendrait Kleinstædtel ? j'aurais ensuite beaucoup de peine pour remettre tout en ordre... Voudrais-tu voir le schah de Perse, Rose ?

— Non, papa, il ne m'intéresse pas.

— Oui..., je crois que tu penses à bien d'autres choses.... Eh bien ! nous sommes sûrs de ne pas le voir à Kleinstædtel.

— Grâce à Dieu, dit Rose.

Et le père continua sa lecture.

Tout-à-coup ils entendirent le signal de l'arrivée d'une poste extraordinaire. Tous deux se lèvent subitement. M. Krum pose la *Gazette* sur la table et essuie ses lunettes. Pour Kleinstædtel, c'était toujours une rareté que l'arrivée d'une poste extraordinaire.

— C'est peut-être le président dit M. Krum Mais ce ne l'était pas. Il n'avait probablement qu'une très vague idée de l'existence de Kleinstædtel, peut-être l'ignorait-il même complètement.

Cependant on vit passer une voiture au coin de la Place du marché. C'était la poste extraordinaire, attelée de quatre superbes chevaux. Le cocher, qui sonna plusieurs fois du cor, portait un chapeau avec un grand panache. C'étaient des voyageurs d'une importance extraordinaire.

— Sa Majesté l'empereur lui-même, ou du moins un de ses premiers généraux, bégayait le chef de la ville.

Mais M. Krum put bientôt se convaincre qu'il n'avait pas deviné juste ; car l'un des voyageurs portait un grand bonnet de peau, haut et pointu, et ni l'empereur ni ses généraux n'ont de pareils costumes. A ce moment la voiture s'arrêta devant l'hôtel du *Lion d'or*, sur le côté méridional de la place. L'hôtelier, M. Brendel, et son unique sommelier se pressèrent à l'instant au service des voyageurs. Mais M. Brendel est excessivement surpris à la vue de ces singuliers hôtes. Le personnage principal est certainement ce Monsieur qui est assis au milieu de la voiture. C'est un bel homme, de trente ans environ, à la barbe noire et à la figure jaunâtre. Il était habillé d'un long manteau noir, et l'on voyait sur sa poitrine étinceler de riches pierreries. Le deuxième lui ressemblait par le costume, mais il était encore un peu plus jeune. Quant au troisième, c'était un gentilhomme simplement habillé d'un vêtement tout ordinaire. Il commanda tout de suite cinq ou six appartements. M. Brendel commençait à s'inquiéter ; mais il se rappela bientôt que les nobles entendent par « appartements » des « chambres », et il assura le noble gentilhomme que tout était prêt et dans le meilleur ordre.

Les voyageurs se rendirent donc dans leurs appartements ; mais M. Brendel n'apprit en ce moment rien de plus sur leur compte. Cependant il dit à sa sommelière : (A suivre.)

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 12 décembre 1875.

LA SIRÈNE DE PARIS

Grand drame en six actes, par Xavier de Montépin.

UN MONSIEUR QUI PREND LA MOUCHE

Vaudeville en un acte.

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7 heures

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY